

Philippe Meirieu

« Grandir sans adultes »

Sous le règne de Bone de Russell Banks



Le danger qui guette les « romans de formation » et, plus généralement, toutes les œuvres littéraires susceptibles d'intéresser le pédagogue est, sans aucun doute, leur caractère « édifiant ». Malgré les épreuves et les errances du héros, malgré les incertitudes et les échecs d'un parcours souvent sinueux, il apparaît toujours *in fine* tout aurolé d'une gloire vaillamment acquise, enfin libre, lucide et moralement inattaquable, ayant surmonté par la force de son caractère

toutes les mauvaises tentations : la fin de l'histoire consacre son triomphe en un *ecce homo* qui abolit, en un instant et pour toujours, la médiocrité, les contradictions et le labeur ordinaire d'un être en formation.

Mais un tel processus ne peut fonctionner que dans un univers en quête de modèles parfaits, certain de l'existence, entre la jeunesse et la vieillesse, d'un point d'équilibre, d'une période de maturité, stable et sereine, où le sujet exprimerait la plénitude de sa « vocation ». Or, quand, jadis, on pensait pouvoir affirmer sa personnalité d'adulte une bonne fois pour toutes, après l'émergence difficile de l'adolescence et avant le déclin inévitable de la vieillesse, on revendique aujourd'hui le droit à la rupture : les vies se désarticulent peu à peu, se fractionnent, tant sur le plan personnel que professionnel et idéologique, en une série de moments qui ne restent liés entre eux que par une identité de plus en plus menacée.

On peut tenter d'expliquer ce phénomène de multiples manières : en dénonçant l'illusion rétrospective de la continuité, comme l'avait déjà fait Nietzsche pour qui la notion même de personnalité n'est que leurre et vaine tentative pour camoufler la discontinuité, l'incohérence, la multiplicité chaotique de ce que nous nommons abusivement notre « conscience ». On peut attribuer aussi la faillite des modèles éducatifs à l'éclatement des consensus idéologiques et sociaux qui interdirait dorénavant de légiférer, d'un point de vue universel, sur ce que serait « une vie réussie ». On peut faire valoir l'accélération vertigineuse de l'histoire, les écarts fabuleux qui séparent aujourd'hui, à quelques années de différence, nos conditions de vie et notre environnement culturel... Il reste, de toute façon, que nos contemporains ne vivent plus le temps de l'éducation comme celui de la construction d'un être achevé : l'exaltation du modèle du « jeune adulte », définitivement constitué, pleinement réalisé, campé pour toute sa vie sur des choix assumés en une image parfaite de lui-même, ne fait plus guère recette. On peut le regretter et y voir une sorte d'encouragement à l'irresponsabilité ; on peut, au contraire, s'en réjouir et considérer cela comme une chance donnée aux hommes de se remettre en question en permanence pour éviter de s'enkyster. Le fait est là. Et, avec lui, la méfiance pour toute tentative d'« édification » éducative, morale et politique : nous ne voulons plus être « édifiés » : ni sommés d'admirer des modèles qui nous inviteraient à les imiter, ni figés en une construction de nous-mêmes que nous ne pourrions pas contredire.

Nous nous méfions ainsi des « héros positifs » que nous préférons réserver à la sphère du pur divertissement : nous savourons là, en des récits délicieusement manichéens, des situations totalement étrangères à notre réalité. Nous qui ne savons plus très bien qui nous sommes et où nous allons, nous nous reposons de nos incertitudes en contemplant des James Bond de toutes sortes, à la conscience sans faille et à l'identité définitivement inscrite dans le marbre de nos imaginaires collectifs. Mais, le film ou le roman achevés, nous restons seuls, avec notre histoire sur les bras et nos enfants dans les bras... inquiets, dans le meilleur des cas, de ce que nous pouvons faire de la première comme de ce qui adviendra aux seconds. C'est peut-être cela la modernité : la faillite des « romans de formation » comme « romans d'achèvement » ; l'impossibilité à édifier des modèles et à nous édifier avec des modèles.

Et, sans doute, est-ce parce que les États-Unis, comme l'analyse Régis

Debray, « *ont remplacé le temps par l'espace* », hypostasié le présent pour oublier qu'ils n'ont pas de passé, écarté l'histoire, et son inévitable complexité, pour le western dans sa superbe simplicité, que c'est dans la littérature américaine que

l'on trouve les expressions les plus fortes du désarroi créé par une éducation sans modèle. Russell Banks en est, à mon sens, le plus bel exemple. On connaît surtout de lui son ouvrage *De beaux lendemains* qui fit l'objet d'une belle adaptation cinématographique par le réalisateur Atom Agoyan en 1997 : c'est l'histoire, on s'en souvient, d'une bourgade du nord des USA bouleversée par l'accident d'un bus de ramassage scolaire dans lequel ont péri de nombreux enfants. Quatre personnages vont tenter de faire la lumière sur ce terrible événement. Ainsi vont se révéler les fragilités, les angoisses, le désespoir d'adultes qui, au-delà de cet accident, ne comprennent pas ce qu'ils ont fait de leurs enfants. L'avocat Stephens, mû par une sourde colère, s'acharne à comprendre et s'entête jusqu'à « la rage » : « *Nous avons tous perdu nos enfants. Pour nous, c'est comme si tous les enfants d'Amérique étaient morts. Regardez-les, bon Dieu - violents dans les rues, comateux dans les centres commerciaux, hypnotisés devant la télé. Dans le courant de mon existence, il s'est passé quelque chose de terrible qui nous a ravis nos enfants. J'ignore si c'est la guerre du Vietnam, la colonisation sexuelle des gosses par l'industrie, ou la drogue, ou la télé, ou le divorce, ou le diable sait quoi. J'ignore quelles sont les causes et quels sont les effets ; mais les enfants ont disparu, ça, je le sais. Les fanatiques religieux et les super patriotes, ils tentent de protéger leurs gosses en les rendant schizophrènes : les épiscopaliens et les juifs orthodoxes abandonnent progressivement les leurs à des pensionnats et divorcent afin de pouvoir baiser impunément ; les classes moyennes attrapent ce qu'elles peuvent acheter et le transmettent tels des bonbons d'Halloween empoisonnés ; et pendant ce temps, les Noirs au cœur des villes et les Blancs pauvres au fond des cambrousses vendent leur âme par convoitise de ce qui tue les gosses de tous les autres en se demandant pourquoi les leurs prennent du crack ³ » « *Il s'est passé quelque chose* », répète Stephens tout au long du livre. Nous nous sommes endormis. Et, à notre réveil, nous ne reconnaissons plus nos enfants... Dans le film tiré du livre, Atom Agoyan rappelle à plusieurs reprises, avec d'anciennes illustrations de livres de jeunesse, la légende du joueur de flûte de Hamelin : vieux fantasme de parents coupables d'escroquerie qui voient un jour leurs enfants emmenés vers un autre monde par celui qu'ils ont trompé. Peur ancestrale de voir l'enfance désertier l'univers familial, séduite, comme dans « la croisade des enfants », par quelque illuminé qui lui promet le paradis sur terre.*

Mais, chez Russell Banks, les enfants ne sont pas entraînés vers leur perte par un hypothétique rival du père ; ils sont abandonnés par le père à un monde sans modèle, sans idéal, sans projet. Ils sont oubliés par des adultes qui se laissent eux-mêmes bercer d'illusions et qui, de temps en temps, face aux dégâts qu'ils ont provoqués, tentent de se racheter en achetant des bonbons d'Halloween, de pleins caddies de jouets de supermarché, des flots d'émissions télévisées. Ce qui se joue chez Russell Banks n'est pas la traditionnelle rivalité entre le modèle représenté par la famille et d'autres modèles, plus modernes, attractifs ou séduisants... c'est bien la disparition de tout modèle et l'abandon de l'enfance à « l'éducation marchande ». Nous ne sommes plus dans un univers où le père aurait à craindre la concurrence de l'oncle ou du professeur, où d'autres adultes se disputeraient l'influence sur les adolescents en devenir. Finies les inquiétudes des parents devant le prestige de l'enseignant, l'emprise du leader politique,

l'ascendant de l'aumônier ou la fascination devant le penseur à la mode. Tous les adultes, qu'ils soient ou non professionnels de l'éducation, sont aujourd'hui logés à la même enseigne : nous nous sommes tous endormis et nous nous retrouvons dans un monde où les enfants doivent grandir sans père ni modèle.

Dans *Sous le règne de Bone*, Russell Banks décrit sans la moindre complaisance, l'errance d'un adolescent qui tente de se construire dans un univers déserté par les adultes. Chappie vit avec une mère qu'il considère comme « sa meilleure amie », un beau-père, Ken, qui ne lui adresse jamais directement la parole et n'hésite pas à abuser de lui sexuellement, une grand-mère particulièrement égoïste et qui réussit même à ne jamais parler que d'elle quand elle s'adresse à son petit-fils : « *As-tu jamais pensé qu'un jour tu serais assez âgé pour avoir une grand-mère qui aura soixante-quinze ans en septembre ?* », demande-t-elle à Chappie le jour où ce dernier fête son anniversaire ! Au-delà de sa « famille », Chappie ne rencontre guère que des marginaux, vivant dans l'illégalité, d'autres enfants, aussi perdus que lui, des gangsters sans scrupule, un vieux jamaïcain dont on ne sait s'il est l'incarnation de la sagesse ou de la folie, quelques fausses « grandes personnes », enfin, bien vite démasquées et qui l'abandonnent toutes, après de brèves tentatives pour l'accompagner.

L'histoire de Chappie qui prendra le nom de Bone après s'être fait tatouer des os en croix sur le bras, commence alors qu'il a quatorze ans et qu'il s'ennuie, tout seul, dans le *mobile home* de ses parents. Elle s'achève quand, après un périple à travers l'Amérique et la Jamaïque, il rêve, à nouveau seul, dans la cabine d'un bateau. C'est alors que, du hublot, il aperçoit deux jeunes enfants. Des enfants accompagnant leurs parents, un chanteur de variétés et sa femme « *s'abrutissant de soleil sans dire un mot ni même rien échanger entre eux* ». En regardant ces enfants, Josh et Rachel, assis à la proue du navire, Bone évoque leur destin, à la lumière de sa propre expérience : « *Ces gosses étaient totalement seuls, comme s'ils avaient été envoyés par accident, chacun séparément, d'une planète lointaine pour vivre sur la Terre parmi des êtres humains adultes et pour dépendre d'eux à tous points de vue. Comparés aux êtres humains adultes, c'étaient des créatures extrêmement fragiles qui ne connaissaient ni la langue, ni le fonctionnement des choses d'ici et qui étaient arrivées sans argent. [...] Il ne leur restait que la vie sur la Terre avec des adultes qui les appelaient des enfants et qui se conduisaient envers eux comme s'ils étaient leur propriété, des objets plus que des créatures vivantes... Je voyais à leurs gestes et à leur expression que ces deux gosses, Rachel et Josh, allaient probablement grandir pour devenir exactement semblables à leurs parents. Ils s'y exerçaient déjà. Mais qui aurait pu leur en vouloir ? Aucun être sensé n'a envie de rester enfant à jamais. En tout cas pas moi.* »

Rachel et Josh n'ont pas de parents, pas de parents pour les aider à grandir, s'entend. Pas de parents pour les accueillir dans le monde, entendre leur inquiétude, tenter de décrypter leur langage et voir en eux des êtres humains avec qui engager une interlocution. Pas de parents capables d'anticiper leur liberté pour que leurs enfants s'efforcent de se montrer dignes de leur attente, fiers de pouvoir répondre en sujets à d'autres sujets qui les interpellent et les honorent par leur parole. Rachel et Josh sont seuls dans un monde sans adultes. Ils grandiront, sans aucun doute, car nul ne peut rester ainsi dans un tel état de dépendance et de solitude. Mais ils grandiront sans devenir adultes pour autant. Simplement, ils ne seront plus des enfants. Bone ne leur en veut pas. Car il sait le prix à payer pour

devenir adulte dans un monde sans adultes.

« *Y a-t-il des gens qui ont vraiment une mère et un père ailleurs qu'à la télé ?* » se demande Bone. Pas lui, certainement. Élevé par une mère immature, il découvre un jour des lettres de son « vrai » père semblant témoigner d'un amour pour sa femme et manifester quelques remords après l'aventure qui a provoqué leur rupture. Il ne connaît de ce père qu'une image sur une vieille photographie, avec sa mère et leur voiture ; il lui apparaît alors comme un personnage mythique, à l'allure fière, au regard loyal, au dynamisme conforme aux archétypes de la réussite américaine, au point que Chappie n'hésite pas à le comparer à J.F. Kennedy. Malgré les affirmations mille fois répétées de sa grand-mère - « Tu n'as pas de père ! » - il ne parvient pas tout à fait à oublier cette image qui lui rend encore plus détestable la vie qu'il mène avec sa mère et son beau-père dans le *mobile home* où il cherche désespérément quelque argent pour acheter de la drogue.

Chappie a alors une crête de cheveux rouges, le nez percé, toute la violence d'un adolescent refusant le moindre compromis... mais il garde la fragilité d'un enfant se réfugiant, tous les soirs, dans de longues rêveries avec son chat Willie. Il vole les pièces de monnaie conservées minutieusement par sa mère, affronte la rage de son beau-père et s'enfuit de chez lui avec une détermination sans faille... mais il imagine, une larme à l'œil, des retrouvailles le soir de Noël, les bras pleins de cadeaux et le pardon partagé. Pour Chappie, rien n'est vraiment joué : l'enfance en lui, la tendresse contenue, la confiance dans les adultes qui l'entourent peuvent encore le sauver ; il dispose toujours de cette extraordinaire faculté de faire semblant, d'oublier, dans les embrassades de la réconciliation, les traumatismes du passé. Une chance de repartir de zéro. Mais les adultes ne sauront pas la saisir. Le vol, dans une lingerie de luxe, d'un déshabillé de femme, qu'il veut sans doute offrir à sa mère, fera tout basculer. L'arrestation par l'agent de sécurité, les sous-entendus vulgaires du beau-père qui plaide pour la prison, la compassion de la mère qui obtient qu'on le relâche en lui extorquant l'engagement d'un retour à la maison... tout cela constitue pour lui exactement le contraire de ce dont il aurait besoin : la promesse d'un accompagnement dans la difficile métamorphose où il est engagé. L'enfant fragile et l'adolescent révolté auraient voulu qu'on entende la contradiction qui déchirait Chappie ce jour-là. Qu'on l'accepte ainsi, le temps que la mue se fasse et qu'un être nouveau apparaisse. Mais Chappie - encore entre deux mondes - n'existe pas dans les yeux des adultes : délinquant condamnable pour les uns, enfant irresponsable pour les autres, il ne trouve aucune place dans le monde qui l'entoure pour vivre cet « entre-deux » et tenter de grandir un peu. Déjà malfaiteur irréductible pour son beau-père, encore petit garçon innocent pour sa mère, il ne lui reste qu'à chercher ailleurs des espaces possibles pour devenir quelqu'un d'autre. Devenir quelqu'un, tout simplement, diront certains. Mais rien n'est plus compliqué, nous apprend Russell Banks.

Commence alors, en effet, un long parcours initiatique au cours duquel Chappie va faire la difficile expérience de métamorphoses successives. Trois rencontres majeures ponctuent ses aventures : celle d'une « petite fille à la parka rouge », sans doute vendue à un individu douteux par une mère en quête de quelques sous ; celle d'un mauvais garçon, voleur de télévisions et de magnétoscopes, qui mourra en tentant de sauver Chappie d'un incendie ; et, enfin, celle d'un vieux Noir jamaïcain, rencontré dans l'épave d'un car scolaire où, quelque temps, ils trouveront ensemble la paix.

De « la petite fille à la parka rouge » - que son proxénète nomme Froggy, qui s'avérera se nommer Rose et que Chappie appellera finalement « Sœur Rose » - il apprendra une chose essentielle : la joie de pouvoir aider quelqu'un, d'exister pour un autre et d'être reconnu pour ce qu'on lui donne. Voir le danger que l'autre ne voit pas, le mettre en garde, lui faire signe, discrètement, entretenir progressivement quelque connivence pour l'aider à échapper aux embûches : exercer cette prévenance que seule rend possible l'expérience de celui qui est venu un peu plus tôt dans le monde. Chappie sait bien que, « *quand on est gosse, c'est comme si on avait des jumelles attachées aux yeux et on peut rien voir d'autre que ce qui est en plein milieu des verres, soit parce qu'on a trop peur du reste, soit parce qu'on ne comprend pas ce qu'il y a autour* ». Alors, il faut aider les enfants : « *La petite fille à la parka rouge avait des jumelles attachées aux yeux comme moi à son âge, et elle était tout aussi incapable de voir le danger qu'elle courait que moi à cette époque. Seulement, ce n'était plus pareil pour elle à présent, parce que je me trouvais là pour l'aider tandis que personne n'avait été là pour moi.* » Il y a là une dimension première de l'éducation dont a manqué Chappie et qu'il découvre avec Rose : un « devoir d'antécédence », en quelque sorte, que chacun doit à celui qui arrive, démuni, dans un monde étranger. Mais ce devoir n'est éducatif et Chappie le découvre peu à peu - que s'il sait éviter l'empressement systématique. Certes, on doit veiller sur les autres... assez pour leur éviter de tomber dans les pièges qui les menacent... mais avec assez de réserve pour qu'eux-mêmes apprennent à voir ces pièges et parviennent à les éviter. L'antécédence impose à la fois la détermination et la patience : ainsi Chappie devenu Bone décidera-t-il, un jour, de « *s'installer dans le centre de décision de Froggy et de lui donner des ordres* » ; il s'agit alors d'échapper à Buster, son âme damnée qui l'exploite honteusement et de prendre, pour cela, une décision rapide. Mais, un peu plus tard, Bone découvrira qu'il faut aussi pactiser avec le temps pour laisser à Rose la possibilité de se dire doucement, de révéler sans honte ses inquiétudes et ses mystères, de découvrir quelques-unes des joies fondatrices de l'existence.

De Bruce, « le mauvais garçon au bon cœur », Chappie apprendra que rien n'est jamais vraiment joué pour personne. Tout, pourtant, condamnait Bruce à n'être qu'une crapule : ancien soldat revenu avec « la haine » de la guerre du Golfe, raciste, machiste, véritable porc même dans ses rapports avec les femmes qu'il ramène à la « planque », haltérophile obèse au corps transpercé d'anneaux de toutes sortes, voleur sans scrupule, utilisateur de drogues dures, violent au-delà du vraisemblable avec les « copains » de sa bande... on ne peut imaginer personnage plus antipathique. Pourtant, Bruce mourra pour tenter de sauver la vie de Chappie enfermé dans une chambre par ses complices qui le soupçonnaient de se servir dans leur stock de matériel volé. Contre toute attente, le plus infâme des « bikers » se précipite dans l'incendie pour « *aller chercher le gamin* », tandis que ses comparses s'écrient : « *On l'emmerde ce môme ! Et Bruce aussi !* » Sur le moment, Chappie, ne s'abîme pas dans la culpabilité et les états d'âme. Tout le monde le croit mort avec Bruce et son ami Russ dans l'incendie. Il profite d'ailleurs de la situation pour disparaître complètement, se faire tatouer et changer de nom... Non sans caresser pourtant le secret espoir que sa mère le pleure et donnerait tout pour le revoir à la maison. Encore un pied dans l'enfance, il choisit comme tatouage les os en croix du drapeau des pirates dans *Peter Pan*, en souvenir de l'histoire que lui lisait jadis sa grand-mère : des enfants que leurs parents n'aiment

pas et qui sont amenés par Peter Pan sur une île où ils vivent toutes sortes d'aventures en luttant contre les pirates et le capitaine Crochet. Au moment où il annonce qu'il recommence une nouvelle vie, où il dit connaître le pouvoir suprême en se donnant une nouvelle identité, il avoue : « *chaque fois que je regarderai (mon tatouage) je me souviendrai de Peter Pan et de ma grand-mère qui me le lisait quand j'étais même.* ». Bruce est mort. Sa mort a signé la certitude que nul n'est définitivement enfermé dans une histoire, condamné à reproduire ce qu'il est ou ce qu'il a déjà fait. La mort de Bruce rend possible la métamorphose de Chappie. Une métamorphose dont il ne sait pas encore ce qu'elle fera de lui, une métamorphose dans laquelle court la trace d'une enfance qui se prolonge et qui laisse pourtant espérer une nouvelle naissance, « le règne de Bone ».

C'est I-man, le vieux jamaïcain, qui permettra à Bone d'aller jusqu'au bout de cette nouvelle naissance. Sans doute n'est-ce pas une simple coïncidence si leur première rencontre s'effectue dans un bus scolaire accidenté, abandonné dans un terrain vague à Plattsburgh, non loin de la bourgade où se déroulait *De beaux lendemains*. Aménagé, rempli de plantes de toutes sortes, installé comme un havre de paix, le car scolaire est ici le lieu d'une rédemption, « *le jardin du paradis* ». Après avoir été l'instrument du malheur et l'outil de la mort, il devient l'espace d'une éducation possible à la vie, de l'arrivée sereine d'un être dans un monde accueillant où il peut apprendre progressivement à découvrir chacun des petits bonheurs élémentaires de la vie quotidienne : dormir paisiblement, manger avec plaisir, se reposer au sol, travailler la terre pour voir les fruits de son travail, parler du monde et de ses mystères sans prétendre les éclaircir. I-man est un vieil homme excentrique, un ouvrier agricole ayant fui une exploitation où il était venu s'embaucher ; c'est un « rasta » qui rend, à chaque instant, hommage au dieu Jah et invite Bone à remercier le monde et ses semblables du don de la vie : « *Pour I-man, la religion était surtout un moyen de montrer qu'on était reconnaissant du simple fait de vivre parce que personne ne méritait vraiment la vie.* » I-man raconte à Bone des centaines d'histoires, il lui explique les légendes de son pays, l'instruit de milliers de choses insignifiantes mais dont il sait, chaque fois, montrer le sens : « *Maintenant, c'était comme si, pour la première fois, dans cette vieille épave de car scolaire, sur ce terrain minable, j'avais trouvé un vrai foyer et une vraie famille* », dit Bone. Mais le car scolaire, la compagnie de I-man et de Rose ne font pas et Bone le sait bien – une « vraie famille ». On peut y apprendre le monde et ses mille facettes, retrouver quelque sérénité dans son rapport aux choses, laisser s'éloigner la violence qui nous habite et même y entrevoir le bonheur... on ne peut pas vraiment y être chez soi, réconcilié avec soi-même et avec son passé. On peut y entendre de belles histoires, y passer de bons moments... mais on sait bien « qu'on n'est pas d'ici ». On sait bien qu'ailleurs, d'autres existent, qui ne vous attendent même plus, mais avec qui vous avez quelque chose en commun, « une histoire », votre histoire, qui vous colle à la peau et que ne peuvent faire oublier toutes les belles histoires qu'I-man sait pourtant si bien raconter. Bone renverra donc Rose chez sa mère avant de tenter lui-même un retour « à la maison ». I-man ne s'y opposera pas. Il sait qu'on ne peut construire une vie sur le déni de sa propre histoire. Il sait qu'il faut affronter les réalités en face, aussi dures soient-elles.

Le retour sera terrible. Dans le *mobile home*, Bone découvre son beau-père, Ken, seul et éméché. Willie, le chat, est mort, sans doute écrasé par ce dernier. Ken cherche, une nouvelle fois, à violer Bone qui brandit alors un revolver

recupéré quelques mois plus tôt alors qu'il squattait une maison bourgeoise. Ken s'effondre comme un enfant pris en faute et demande pardon en pleurant. « *C'était pitoyable mais je n'ai pas éprouvé la moindre compassion pour lui* » Bone ne tue pas Ken malgré son désir de vengeance. Il prend conscience de son pouvoir, mais il sait que c'est justement celui-ci qui lui permet de ne pas tuer Ken. Telle est la leçon de I-man : le vrai pouvoir est d'abord pouvoir sur soi. C'est aussi le plus difficile à exercer. Mais c'est le seul qui vaille la peine. Bone ne va cesser d'en faire l'expérience. Il va voir sa mère au travail et la met en demeure de quitter un mari dont il lui révèle les pratiques abjectes. Sa mère refuse et laisse partir son fils. Une page est tournée. Bone vient d'accepter, une bonne fois pour toutes, qu'il n'a rien à attendre d'adultes qui lui sont définitivement étrangers. Ce n'est pas auprès d'eux qu'il pourra faire son éducation.

Il rend ensuite visite à sa grand-mère et l'interroge sur son père dont il apprend alors le nom, Paul Dorset. Il tente de la faire parler et se prend à rêver en l'écoutant : c'est bien l'image de JFK qui lui revient en mémoire, celle d'un séducteur ténébreux venu d'ailleurs, un véritable père entraîné dans de romantiques aventures, aimant son fils plus que tout et écarté de lui par un méchant complot. Bone imagine son enfance à rebours : « *Avec mon vrai père pour m'aider, je n'aurais jamais eu peur de parler comme ça a été le cas avec ma mère.* » Il lui faudra donc aller jusqu'au bout du chemin. Il quitte sa grand-mère dans un état de transe absolue, erre sous la pluie pris d'un terrible désir de massacrer sa mère et son beau-père. Il croit trouver, un moment, le salut dans le suicide. Enfin, il jette le revolver... « *Je n'avais jamais été aussi près de commettre un massacre ou de me suicider.* » Il est temps pour lui d'aller rejoindre I-man et de partir avec lui pour la Jamaïque.

C'est là, on s'en doute, qu'il retrouve son père. Peu importe comment. Peu importe ce qui se passe exactement entre eux. Paul Dorset est un homme pitoyable qui porte haut les attributs de l'Américain enrichi et libéré. L'incarnation même de la vacuité. Faux médecin, vrai trafiquant de drogue, médiocrement bigame, prince bouffi d'un royaume colonial qui ne lui appartient même pas, organisateur d'orgies pour riches Américaines désœuvrées, il ne reconnaît pas son fils... avant de le serrer dans ses bras en riant ostensiblement : « *Ah, petit démon ! Ouais. Ouais. T'es bien mon fils !* » Bone se laissera séduire un moment au point de trahir son meilleur ami. Mais il ne tardera pas à découvrir qu'il n'a pas de père. Ou, plus exactement, que celui que l'on nomme Doc et qui lui a sans doute donné la vie n'est vraiment pas digne d'être son père.

Certes, à proprement parler, nul n'est vraiment digne d'être père. La paternité n'a guère de réalité *a priori* et, sur le plan physiologique, elle ne fut longtemps - et elle n'est encore parfois - qu'une hypothèse plausible. Même la certitude qui peut l'accompagner - qui l'accompagne heureusement le plus souvent n'exonère quiconque de construire un rapport éducatif sans lequel elle se réduit à une simple empreinte génétique. « Être père », ça n'existe pas, ça s'élabore, ça se met en place lentement dans un jeu complexe d'attentes où le modèle se donne, tout à la fois, à imiter et à subvertir. On n'« est » pas père de ses propres enfants, on le devient ; on s'en montre digne en s'exposant dans ses certitudes et ses inquiétudes, en offrant ses forces et ses faiblesses, en sachant protéger sans exiger de subordination. « Être père », c'est reconnaître sa trace chez son fils ou sa fille mais sans leur imposer de reconnaître la nôtre en eux. C'est assumer sa propre filiation pour ne pas se revendiquer soi-même

« auteur » de ses propres enfants. Rien qui ne se réduise ici à l'esbroufe ou à l'intimidation, à la séduction ou à la contrainte... et pourtant un peu de tout cela. Une certaine roublardise même pour oser une paternité dont on n'est jamais très assuré et qui est comme une perche lancée à la reconnaissance paternelle du fils sans laquelle nous ne sommes rien. « Être père » requiert une prise de risque, exige d'avoir le courage d'être soi, de s'assumer soi-même et de s'exposer à l'épreuve d'une filiation qui, seule, nous confère une possible identité paternelle. Rien de ce que trouve Bone dans cet être falot que seule une apparence physique lui permet d'identifier comme son géniteur.

C'est pourquoi Bone va chercher un père ailleurs. Avec d'étranges rituels initiatiques, il se métamorphose et devient, comme I-man, noir et « rasta ». Mais on ne peut décider de son père et c'est bien là ce dont souffrent nos enfants : dans un monde sans père, ils cherchent à s'inventer des pères et ne parviennent qu'à prendre l'apparence de fils. Ils se griment pour être fils ou fille d'un père imaginaire, en une quête de filiation sans espoir. Or, on ne peut se faire soi-même fils ou fille de quiconque car la paternité impose le lignage et la réciprocité : le lignage, car il n'y a de père que celui qui peut aussi se revendiquer comme fils, au risque de sombrer dans la toute-puissance et de se prendre pour Dieu ; la réciprocité, car la demande du fils à l'égard du père requiert l'engagement du père pour le fils, au risque de basculer dans un jeu de masques où disparaîtrait tout repère identitaire.

Il faudra le meurtre crapuleux de I-man et il faudra aussi que Bone n'échappe lui-même au massacre que parce que l'un des meurtriers le reconnaîtra comme le fils de Doc, pour que l'adolescent accepte une dernière métamorphose : « *Je savais que si j'avais été un vrai rasta comme je le prétendais, je serais déjà mort.* » Mais ce n'est pas une raison pour se retourner vers un père biologique incapable d'assumer ses responsabilités. Mieux vaut écouter le dernier message de I-man : « *Ce message signifiait que même en étant un tout jeune Blanc, je pouvais encore devenir un jour moi aussi un vrai poids lourd rasta du moment que je n'oubliais pas que j'étais blanc - car les Noirs, eux, ne pouvaient jamais oublier qu'ils étaient noirs. Il (I-man) me disait que dans un monde tel que le nôtre, divisé en Blancs et Noirs, c'est finalement ainsi qu'on parvient à connaître* » I-man mort, il faudra encore tuer symboliquement Doc. Et rien, encore, ne sera vraiment fini. Car, décidément, le prix à payer pour grandir sans père est terrible. Bone passera sans doute le cap. Peut-être même finira-t-il par devenir un adulte capable d'accueillir en ce monde d'autres enfants ? Il saura, comme avec Sœur Rose, exercer cette prévenance à l'égard de celui qui vient, en dégageant les plus grosses embûches du chemin sans, pour autant, croire que l'on peut contraindre quiconque à y avancer les yeux fermés. Il ne désespérera jamais de quiconque et espérera toujours qu'à l'image de Bruce chacun puisse remettre en jeu son destin un jour. Il engagera avec son fils ou sa fille cette partie étrange dans laquelle chacun cherche, tout à la fois, à se reconnaître et à se dépasser dans l'image de l'autre. Il acceptera de son fils ou de sa fille qu'ils viennent à lui pleins de désirs contradictoires, encore enfants et déjà adultes, tendus tout entiers dans la révolte et en quête éperdue de tendresse. Bref, il sera père. Peut-être.

Mais Bone, pour y parvenir, a frôlé la mort et côtoyé la folie, marché au bord de l'abîme et connu le désespoir, la rage, la haine. Ses bras ont battu en vain l'espace pour y rencontrer quelqu'un digne d'être son père. Il a dû assumer de nombreuses et douloureuses ruptures, souffrir des autres et de lui-même jusqu'à

se croire définitivement perdu. Dans un monde sans véritables adultes, il a réussi néanmoins à faire « œuvre de lui-même », simplement parce qu'il a rencontré, dit-il, « *des gens qui l'ont aimé pour lui-même* ». Il n'est pas certain que la condition soit suffisante. Mais, au bout du compte, son histoire, à elle seule, nous laisse espérer que ceux qui ont grandi dans un monde sans pères ni repères sauront, si nous savons les entendre, nous aider à inventer un modèle d'adulte capable d'éduquer dans un monde sans modèle. Ce n'est déjà pas si mal.